

Du côté de *La Petite Fadette*, une gémellité problématique¹

Marie-France Borot
Université de Barcelone
mariefrance@telefonica.net

Rebut: 15 Gener 2008
Acceptat: 30 Abril 2008

RESUM:

Al voltant de *La Petite Fadette*: uns bessons problemàtics

L'autora relaciona George Sand amb Nerval i Proust per tal de mostrar que la novel·lista era capaç d'analitzar amb paraules senzilles els matisos tèrbols del psiquisme humà. Tracta en aquesta novel·la el problema dels bessons emprant els mitjans del conte i de la novel·la realista. Mostra amb molta seguretat tot allò que comporta la naturalesa problemàtica d'uns bessons. La novel·la aprofundeix en la descripció de la separació necessària d'ambdós bessons per tal que cadascú pugui triar el seu camí. Tindran un destí molt diferent, per causa, en part, de l'acció de Fadeta.

MOTS CLAU:

Bessons, separació, psiquisme, destí, Fadeta.

RÉSUMÉ:

Du côté de *La Petite Fadette*, une gémellité problématique

L'auteure met en rapport George Sand avec Nerval et Proust pour montrer que la romancière était capable d'analyser avec des mots simples les nuances troubles du psychisme humain. Elle entreprend dans ce roman le problème des bessons en utilisant les moyens du conte et du roman réaliste. Elle montre d'une façon très sûre tout ce qui comporte une gémellité problématique. Le roman s'attarde dans la description de la coupure nécessaire entre les deux bessons

¹ Cette recherche a été faite dans le cadre du Projet "La Representación del deseo en las escritoras y cineastas de la postmodernidad" HUM 2004-01118.

pour qu'ils puissent choisir chacun son chemin. Et ils auront en somme un sort bien différent, dû en partie à l'action de Fadette.

MOTS CLÉS:

Bessons, gemellité, coupure, psychisme, sort, Fadette.

RESUMEN:

Del lado de *La Petite Fadette*: una gemilidad problemática

La autora relaciona George Sand con Nerval y Proust para mostrar que la novelista era capaz de analizar con palabras sencillas los matices turbios del psiquismo humano. Trata en esta novela el problema de los gemelos utilizando los medios del cuento y de la novela realista. Muestra de manera segura todo lo que comporta una gemilidad problemática. La novela se detiene en la descripción de la separación necesaria entre los dos gemelos para que cada uno pueda escoger su camino. Tendrán un destino muy diferente, debido en parte a la acción de Fadette.

PALABRAS CLAVE:

Gemelos, gemilidad, separación, psiquismo, destino, Fadette.

ABSTRACT:

From the side of *La Petite Fadette*: the problem of being a twin

The author relates George Sand with Nerval and Proust to show that the novelist was capable of analysing the turbid nuances of the human psyche with simple words. This novel deals with the problem of twins, using the resources of the tale and of the realist novel. It confidently shows everything involved in the problems of being a twin. The novel describes in detail the necessary separation between the two twins so that each one can choose their own path. They will have a very different destiny, due in part to the action of Fadette.

KEYWORDS:

Twins, being a twin, separation, psyche, destiny, Fadette.

Gérard de Nerval dans une lettre adressée à Monsieur Maurice Sand, Peintre, au Château de Nohant par Orléans et Chateauroux en Berry, le prie de bien vouloir illustrer *Sylvie*. Pour étayer sa requête, il déclare: «C'est une

sorte d'idylle dont votre illustre mère est un peu la cause par ses bergeries en Berry».

Une fois la part faite à la politesse du solliciteur, cette filiation textuelle ne laisse pas de surprendre: en quoi cette bonne Sand et ses romans rustiques a-t-elle pu retenir l'attention de celui que Proust- contre Barrès²- décrit comme l'écrivain qui sait «éclairer des nuances troubles, des lois profondes, des impressions presque insaisissables de l'âme humaine?»³

Peut-être fallait-il alors, au-delà d'une lecture hâtive, lire ses romans champêtres avec Proust, dont le jeune narrateur- troublé parle «nom inconnu et si doux de Champi -s'initie au plaisir du texte avec la «prose de George Sand qui respire toujours cette bonté, cette distinction morale...»⁴

A mettre *La Petite fadette* du côté de Nerval et de Proust, il nous est apparu que George Sand avait pu, elle aussi, avec des mots simples découvrir et dire des «nuances troubles», des «lois profondes du psychisme humain dans l'histoire des bessons à l'orée de ce texte. Ainsi à suivre, au fil du texte, la description du phénomène de la gémellité et de ses effets sur le destin de ses personnages, on découvre, étonné, une conteuse forte d'un savoir-faire et du savoir insu des créateurs.

Dans la Préface de *La Mare au Diable*, l'écrivain fait état d'un projet de réunir «la série de (ses) romans champêtres» sous le titre de *Veillées du chanvreur*, s'inscrivant ainsi dans la tradition des veillées paysannes, ces lieux de transmission orale et dans la lignée des conteurs⁵, dans «le nombre infini- nous dit Perrault- de Pères, Mères, de grand'Mères, de gouvernantes et de grand'Amies qui depuis plus de mille ans y ont ajouté...»

Et elle le fait, à l'instar de Mme D'Aulnoy, de Mme De Murat, de Mlle L'Héritier...qui, avec des matériaux anciens, créeront un genre nouveau. Sa petite Fée, la Fadette sœur du Petit Poucet et de Finette Cendron, n'évolue pas dans l'atopie des contes mais dans le Berry, cher à son cœur.

Dans ce récit qui entrelace les fils du conte et ceux du roman réaliste, les enfants de rois et de reines sont des petits paysans plantés dans les champs et les bois, et dont le lecteur suit les Travaux et les Jours. L'écrivain est certes habile à créer des effets de réel mais ses paysans ne sont pas ceux de Balzac, ce récit participe du conte, c'est-à-dire de cette mémoire immémoriale qui véhicule des vestiges de croyances, des rituels, des sagesses et les fantasmes

² Qui ne vit en lui qu'un "peintre mièvre de l'Ile de France".

³ Marcel Proust, *Contre Sainte Beuve*.

⁴ Marcel Proust, *A la recherche du Temps perdu*.

⁵ Qui, tels le chanvreur, "recueille(nt) et conserv(ent) dans leur mémoire les chansons les plus anciennes et qui les transmet(tent) à la postérité" *La Mare au Diable*, Folio, Gallimard, p.142.

des hommes, qui tente afin de répondre aux questions de la jeune humanité. Comment le monde se créa-t-il? Pourquoi y-a-t-il des saisons? Le mal dans le monde? et ici comment de l'un faire deux?

Il était une fois, avant que n'advienne *La Petite Fadette*, des bessons, c'est, notons-le, dans l'épaisseur de la langue ancienne qu'advient la gémellité avec ce vieux mot «inusité, si ce n'est dans quelques provinces», selon Emile Littré. Il était une fois deux humains semblables, des bessons, comme un bis, mais vivant à l'un-isson, dans l'enveloppe de la mère nature:

«on les entendait babiller et chanter comme deux merles sur une branche»⁶
ou encore
«si peu brailards l'un et l'autre qu'ils ne faisaient presque pas plus d'embarras qu'un seul...»⁷
et aussi:
«Ils sont chacun aussi beau et aussi bien corporé que s'il était fils unique».

Deux qui forment «un seul», un «fils unique», un «ils» pluriel qui, dans la même phrase, devient singulier reconstituent l'androgynie imaginé par Platon⁸. Déniant ainsi la coupure originelle infligée par les dieux aux mortels, ces bessons vivent dans la complétude bienheureuse, sans coupure, sans bord, sans temporalité au temps premier du narcissisme primordial.

Jusqu'au chapitre VIII où se situe l'épisode de la coupure et l'entrée de la Fadette, George Sand déroule l'histoire exclusive des deux garçons, l'un à l'autre liés, les «bessons de la Bessonnère». Car le signifiant «besson» engendre des semblables dont Martine Reid souligne qu'ils sont propres à George Sand. Ainsi la «bessonerie» essaime-t-elle dans le texte en un martèlement significatif. Le jour de la séparation des bessons on peut lire:

«Mais ce fut plus malaisé à passer pour le pauvre Sylvinet, car il faut vous dire que la maison et la propriété du père Barbeau (...) avaient pris ce nom-là depuis la naissance des deux enfants et à cause que peu de temps après, une servante de la maison avait mis au monde une *paire de bessons* (...)
(...)
la maison et la terre avaient reçu le nom de *Bessonnère*, et partout où se montraient Sylvinet et Landry, les enfants ne manquaient pas de crier (...) – voilà les *bessons de la Bessonnère!*
(...)

⁶ G. Sand, *La Petite Fadette*, éd. Martine Reid, Gallimard, Folio classique, 2004, p. 42.

⁷ *Ibid.* p. 42.

⁸ Dans *Le Banquet*.

Or donc, il y avait grande tristesse ce jour-là à *la Bessonnière* du père Barbeau»⁹

Ailleurs cette réitération se prolonge par le jeu des rimes qui font écho:

«oui-da le beau besson de la Bessonnière, seigneur de la Joncière au bord de la rivière, répondit la petite Fadette»¹⁰

sur le mode des jeux du langage et de l'exaltation du pouvoir des mots propres au conte.

La bessonnerie, ce doublement redoublé s'étend dans le tissu du texte, la gémellité étant tout d'abord un agrandissement:

«Le père Barbeau fut un peu étonné quand il revint du marché de voir deux petites têtes dans le berceau»¹¹, devenu, constate-t-il, "trop étroit", «demain il me faudra l'agrandir»

Deux têtes, et donc deux bouches à nourrir, pour ce paysan de père cet agrandissement ne laisse pas d'être préoccupant mais l'ombre du destin du Petit Poucet ne fait que passer. Le père Barbeau sera content de ses enfants «beaux et bien faits», quoique «bien étonné»: entendons ce mot dans sa force première: «Deux petites têtes au lieu d'une», la bessonnerie, cet accident de la nature serait-elle une monstruosité?

A ce doublement, motif d'étonnement, s'en ajoute un autre: cette bessonnerie est un doublement de doubles. Ce que souligne la mère Sagette en sa parole de femme sage d'un vieux savoir. Après avoir fait remarquer qu'il y a des bessons qui «ne se ressemblent pas plus que vous et moi», elle déclare catégoriquement:

«Je n'ai jamais vu deux bessons si pareils»¹²

Affirmation que relaie le narrateur:

«Au premier moment, on ne faisait point entre eux de différence et on croyait voir un œuf et un œuf»¹³

⁹ *La Petite Fadette op.cit.* p. 57.

¹⁰ *Ibid.* p. 81.

¹¹ *Ibid.* p. 38.

¹² *Ibid.* p. 40.

¹³ *Ibid.* p. 41.

La naissance des deux bessons apparaît comme une fausse séparation: une fois nés, on ne voit d'eux que «un œuf et un œuf». En outre chaque besson est la reproduction du même, et chacun d'eux est confondu à l'identique. Comment alors à partir de cette identité se construire une identité?

Certes tous les humains ont une fois été des jumeaux, à ce stade dit du miroir¹⁴ formateur de «Je», où le petit de l'homme voit dans le miroir l'image d'un autre avant de découvrir que cet autre c'est lui. Lui qui, jusqu'alors se percevait comme morcelé¹⁵, jubile devant cette image idéale qui anticipe son unité¹⁶. Le narcissisme structure les relations de l'homme au monde, mais comment des bessons, des bis «si pareils» vont-ils vivre en permanence avec une image dédoublée d'eux-mêmes? Au miroir permanent de l'autre où ils contemplent leur image idéale ne courent-ils pas le risque d'en rester captifs?

Le père Barbeau s'inquiète:

«J'ai ouï dire que les bessons se prenaient tant d'amitié l'un pour l'autre que quand ils se quittaient ils ne pouvaient plus vivre, et qu'un des deux, tout au moins, se laissait consumer par ce chagrin, jusqu'à en mourir»¹⁷, augurant ainsi du désir de mort de Sylvinet. La mère Sagette confirme: «C'est la vraie vérité(...)».

La gémellité est problématique et en «femme d'expérience» elle propose un remède afin de parer à cette version tragique de l'identité:

«Enfin par tous les moyens que vous saurez imaginer, empêchez-les de se confondre l'un avec l'autre et de s'accoutumer à ne pas se passer l'un de l'autre»

Mais la vieille sage sait aussi que la logique de la gémellité c'est la Mêmété:

¹⁴ Vd. Jacques Lacan, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, *Séminaire II, Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975.

¹⁵ Du fait de l'inachèvement du système neurologique.

¹⁶ Et c'est pourquoi pour les humains "l'autre a pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue dans le miroir, soit toute réalité du semblable". J. Lacan, *Séminaire I, Les Écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975, p. 144.

¹⁷ *La Petite Fadette*, op. cit. p. 40.

«Ce que je vous dis là, j'ai grand peur que vous ne le mettiez dans l'oreille du chat...»¹⁸

ce que corrobore le narrateur:

«Enfin c'était peine perdue que de vouloir les diviser d'esprit et de corps»¹⁹

Cependant l'auteur, qui perce sous le narrateur, affirme la nécessité de sortir de ce premier narcissisme pour advenir comme sujet:

«Malgré cette grande ressemblance et cette grande inclination, Dieu, qui n'a rien fait d'absolument pareil dans le ciel et la terre, voulût qu'ils eussent un sort bien différent, et c'est alors qu'on vit que c'étaient deux créatures séparées dans l'idée du Bon Dieu, et différentes dans leur propre tempérament.»²⁰

L'auteure annonce ici son programme narratif et va s'employer à décrire la nécessaire séparation des bessons et ses effets dissemblables sur les deux protagonistes. Le père en est l'agent. Selon la volonté du père Barbeau, Landry devra quitter la Bessonnrière, tel Loth:

«Il obéit bravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui...»²¹

Poussé hors de la Bessonnrière par son père, il entre dans la communauté des hommes et des femmes qui l'accueillent dans sa singularité et fêtent ce franchissement initiatique:

«Garçons et filles, grands et petits, vinrent embrasser le besson, et la plus jeune fille lui attacha une branchée de fleurs avec des rubans à son chapeau, et parce que c'était son premier jour de service et comme un jour de fête pour la famille qui le recevait.»²²

Reçu, comme «un» parmi les autres, Landry «le besson» est détaché de ce tout nommé «les bessons». Et c'est en ethnologue d'une société rurale et des ses rituels que Sand décrit son entrée dans le monde du travail. Et en écrivain

¹⁸ *Ibid.* p. 41.

¹⁹ *Ibid.* p. 48.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.* p. 54.

²² *Ibid.* p. 56.

attentif aux «lois profondes» du psychisme elle nous montre la séparation, comme un engendrement de soi.

Mais c'est au prix d'un déchirement²³ que Landry s'est séparé d'une partie de lui-même pour devenir un homme à part entière:

«On leur avait dit qu'ils ne seraient jamais qu'une moitié d'homme s'ils ne s'habituèrent pas à se quitter».

En sortant de la Bessonnière Landry s'attache à d'autres objets qui viennent substituer les objets primordiaux:

«Il prenait plaisir à voir propre, grasse et reluisante, la pouliche qu'il menait au pré.»²⁴

Séparé du même, il découvre des plaisirs autres:

«Enfin Landry avait appris à danser à la Priche et quoique ce goût lui fût venu tard, à cause que Sylvinet ne l'avait jamais eu, il dansait déjà aussi bien que ceux qui s'y prennent dès qu'ils savent marcher. Il était estimé bon danseur de bourrée...»²⁵

Reconnu par l'Autre, il n'est plus seulement un «moi» spéculaire mais un «Je» sujet et se constitue en autrui, ce qui précipite Sylvinet dans le drame de la jalousie envers les objets de désir de l'autre:

«Sylvinet l'avait vu danser une fois en cela avait et cela avait été la cause de ses plus grands dépit. Il avait été si fort en colère de le voir embrasser une des filles du père Caillaux qu'il en avait pleuré de jalousie...»²⁶

Englué dans la jouissance narcissique de l'image spéculaire Sylvinet ne veut rien savoir de la séparation. Ainsi le jour du départ de Landry:

«(il) revint se pendre aux jupons de sa mère comme un petit enfant et ne la quitta point de la journée lui parlant toujours de Landry...»²⁷

²³ A ce titre, la bessonerie nous renvoie au destin de tout être car "le rapport humain au monde a quelque chose de profondément initialement, inauguralement lésé". J. Lacan, *SII, Le Moi dans la théorie et la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 199.

²⁴ *Ibid.* p. 66.

²⁵ *Ibid.* p. 70.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.* p. 59.

Et

«la mère Barbeau voyant et avisant le seul de ses bessons qui lui restât ne put s'empêcher de se dire que c'était celui qu'elle eût vu partir avec le plus de peine...»²⁸

C'est, notons-le, sous le regard de la mère que Sylvinet ne cesse de chercher l'image idéale au miroir du besson, et ce regard fige cette besonnerie narcissique. Par ailleurs, le désir de la mère assigne Sylvinet à l'espace fermé du gynécée. A la merci d'une mère en manque de besson, Sylvinet est l'objet d'un amour qui le pétrifie en éternel «petit enfant», de «corps et d'esprit», tout à des amusements (...) qui «n'étaient plus du goût de Landry»²⁹.

Le désir maternel fait de Sylvinet un enfant attardé et le féminise. Après avoir affirmé en propriétaire:

«Mon Landry est bien un véritable garçon», elle énonce: «Mais celui-là a le cœur d'une fille; c'est si tendre et si doux qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ça comme ses yeux»

Cette déclaration d'amour fait de Sylvinet la chose d'une mère qui ne peut «s'empêcher d'aimer ça» d'un terrible amour narcissique. Elle l'aime «comme ses yeux», c'est-à-dire comme une partie d'elle-même. Attaché, entendons aussi ligoté, au désir de la mère Barbeau qui barbote le sujet en le réduisant à «ça».

Sylvinet ne sera jamais Sylvain mais restera pour toujours un diminutif, Sylvi-net, une petite Sylvie cajolée de tous. Landry, lui, est du côté de l'«andros», un «homme» reconnu comme tel par la mère et jeté dans le monde par les bons soins du père.

Fixé à la Bessonnière, et la jouissance de la besonnerie incapable de faire le deuil de l'image idéale, refusant de se mesurer à l'Autre et au manque qui feraient de lui un sujet désirant Sylvinet tombe dans une tristesse qui frappe d'inanité le monde et ses objets. Alors que Landry se réjouit à travailler «emmy les cadeaux du bon Dieu», Sylvinet «regardait tout cela avec indifférence».

Pour l'auteur, comme pour les Pères de l'Eglise, cette tristesse est un péché contre la création. «Un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale», peut-on dire avec Lacan. La lâcheté de Sylvinet à affronter la perte et à se mesurer à l'Autre que le narrateur oppose au courage de Landry qui, souligne-

²⁸ *Ibid.* p. 54.

²⁹ *Ibid.* p. 69.

t-il, «avait pris pour lui l'absence et la peine»³⁰, et pour qui la séparation opère une véritable coupure.

La nécessaire coupure dans la jouissance infinie du Même, sans laquelle il ne peut y avoir de sujet, George Sand la donne à voir. Au chapitre VIII, c'est vers le lieu-dit de la coupure que se dirige Landry en «grand émoi» à l'idée que Sylvinet pouvait avoir eu de se détruire»³¹:

«Landry approcha donc de la coupure, car son frère et lui avait coutume d'appeler comme ça cet endroit de leur joncière...»

un endroit proprement chaotique:

«C'était une grande coupure que la rivière avait faite dans les terres en déracinant deux ou trois vergnes qui étaient restées au bord de l'eau...» un endroit plein de «branchages et d'herbes plus hautes que sa taille».

Le protagoniste est dépassé par cette masse confuse, déchirure advenue à la terre, écho du Chaos qu'Hésiode, dans sa *Théogonie*, pose «au commencement du commencement» lorsque Gaia se séparant en deux «gènère» par scissiparité de l'identique Ouranos, son double. Impuissant dans ce chaos, alarmé dans sa solitude de bessons, l'idée vient à Landry de «consulter une femme veuve, qu'on appelait la mère Fadet. Mais cette femme qui a le pouvoir de «pans(er) le secret», refuse de l'aider. Entre alors dans le texte, la petite Fade, tout à fois bonne et méchante fée qui consent à l'aider moyennant le dû de la parole donnée de Landry en paiement de son savoir, dialectique du don, toujours présente dans les contes de fées.

Fort des paroles de la Petite Fadette:

«Landry sauta dans la coupure et entra dans les broussailles»³²

Ici, l'espace n'est plus seulement un lieu, il donne lieu. Ce saut est un franchissement, il signe l'ouverture d'un commencement.

«Landry vit sur l'autre rive son frère assis avec un petit agneau qu'il tenait dans sa blouse...»³³

³⁰ *Ibid.* p. 71.

³¹ *Ibid.* p. 73.

³² *Ibid.* p. 85.

³³ *Ibid.* p. 85.

La coupure que la rivière a inscrite dans le paysage sépare les deux frères et fait bord à la bessonerie. «Sur l'autre rive», Landry n'aperçoit plus son besson mais son «frère». Cet acte inaugure un ordre nouveau et parachève sa transformation:

«Aussi Landry, qui n'épargnait guère, prit-il plus de force et plus de taille cette année-là que son besson. Les petites différences (...) devinrent plus marquantes, et, de leur esprit passèrent sur leur figure
(...)

Aussi, on ne les prenait plus jamais l'un pour l'autre, et, malgré qu'ils se ressemblaient toujours comme deux frères, on ne voyait plus du même coup qu'ils étaient bessons.»³⁴

Il n'en est de même pour Sylvinet qui lui apparaît:

«Comme une souche, les yeux fixés sur le courant de l'eau, la figure aussi pâle qu'une fleur de nape, la bouche à demi ouverte comme un petit poisson qui baille au soleil, les cheveux tout emmêlés par le vent, et ne faisant même pas attention à son petit agneau qu'il avait rencontré égaré dans les prés...»³⁵

Egaré, comme le petit agneau perdu son emblème, Sylvinet devient ici Agnus sacrificiel, petit poisson christique. «Comme une souche», tel Narcisse découvrant son image dans l'eau et qu'Ovide décrit «semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros». L'immobilité physique traduit la pétrification de ce narcissisme champêtre, fleur féminine à l'image de la nymphe, venu au miroir de la rivière retrouver l'image spéculaire de l'autre perdu, et qui est lui-même. Ce narcissisme fasciné, absent au monde, et à lui-même, alors que la tempête menace et que la rivière grossissante risque de l'emporter, est littéralement en ex-stase, hors de lui et en arrêt, figé dans le présent éternisé d'une jouissance sans limite que la coupure n'entame pas.

Sorti de l'Un, devenu «un» parmi les autres, Landry, dans l'épisode de la Coupure, est poussé – par la peur- à recourir à l'Autre majuscule, à une étrange famille de «fadet», «farfadet» «qu'en d'autres endroits on appelle aussi un follet»³⁶, où l'on est sorcière de «mère Fadet» en «petite Fadette».

A cette généalogie de la marge, s'ajoute la marge géographique, ainsi ces femmes, vivant «tout au bout de la Joncière», au bout du monde des cultivateurs dans un lieu rempli de ronces, représentent-elles pour Landry, fils

³⁴ *Ibid.* p. 93.

³⁵ *Ibid.* p. 86.

³⁶ *Ibid.* p. 78.

de laboureur bien-pensant, des figures de l'altérité absolue. La Fadette est une fade, une des fées précise le narrateur «auxquelles du côté de chez nous on ne croit plus guère»³⁷. Aussitôt posée, la fée est déconstruite et pourtant elle est bien dans les yeux de Landry une de ces fades «dont les paysans- glosera plus tard l'auteur des *Légendes rustiques*- vous disaient que c'étaient des femmes sauvages de l'Ancien Temps».

En cette version paysanne du mythe d'Artémis Hécate, la petite fade apparaît comme un avatar de la vieille divinité des Marges, déesse sauvage des bois, protectrices des Amazones insoumises, et d'Hécate sa parente, divinité de la magie et des enchantements qui apparaît sous la forme d'une louve ou d'une jument, fait prospérer- ou périr- le bétail et donne la prospérité matérielle³⁸. Attributs qui sont aussi ceux de la sauvage Fadette capable de «sauter sur une jument sans bride ni selle» et de la «faire galoper comme si le diable était dessus» et qui participe elle aussi du monde animal «vif comme un papillon, curieux comme un rouge-gorge et noir comme un grelet»³⁹, avant de se métamorphoser en bonne fée riche de dons et de louis d'or.

Par les yeux de Landry, la Fadette est «la fée des légendes éternellement jeune», telle Delphica elle ramène «l'ordre des Anciens jours»⁴⁰. Mais l'auteure, en fille des Lumières, ne cesse de montrer que si la lumière du follet affole Landry c'est parce qu'il est enfermé dans des croyances obscurantistes. Elle en appelle au détenteur du savoir rationnel:

«Le Maître d'école de chez nous qui en sait long sur ces choses-là assure qu'on doit en avoir nulle crainte (...) et que le mal vient de la croyance».

Ainsi dans le double mouvement du démenti qui reconnaît en même temps qu'il dénie, ce récit participe à la fois à l'enchantement du monde et à son désenchantement, prix à payer au savoir rationnel.

Par ailleurs, dans ce roman qui se fait dans le temps et avec du temps, l'auteure suit de près l'évolution de ces trois protagonistes et leurs modifications subjectives dans le temps et avec le temps.

«Landry n'était guère plus à son aise dans la société de la petite sorcière que dans celle du follet. Cependant comme il aimait mieux voir le diable sous l'apparence d'un être de sa propre espèce que sous celle d'un feu si sournois et si fugace...»

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Vd Pierre Grimal, *Dictionnaire des mythologies grecques et romaines*, PUF, Paris, 1969.

³⁹ *La Petite Fadette*, op. cit. p. 78.

⁴⁰ Selon l'expression de Gérard de Nerval.

Ici pointe pour Landry pris dans ses croyances, l'image du semblable. Cette image captive tous les humains mais elle est particulièrement investie chez les bessons. Dans l'altérité radicale du «grelet», il va peu à peu découvrir, étonné, une semblable. A mesure que s'opère cette modification en Landry, la farouche Fadette se voyant aimable dans le miroir des yeux de Landry devient «douce et traitable», le grelet se mue en femme. Une femme qui lui enjoint d'être un homme⁴¹, achevant ainsi – au terme d'un procès de sexuaction initié par la coupure – de le doter d'une identité sexuelle.

Sur le chemin de l'Autre, Landry avait tout d'abord commencé à se heurter à l'inquiétante étrangeté de la fade qui hurle au loup et lui jette au visage son étrangeté de besson:

«Au loup! Au loup! le vilain besson, moitié de gars qui a perdu son autre moitié!»

La «devinance», l'intelligence divinatoire, de la Fade à trouver le point de douleur du besson, fait réagir violemment celui qui a consenti à la séparation pour devenir un homme à part entière:

«Méchant grelet (...) il faut que tu n'aies pas de cœur pour venir agacer un quelqu'un qui est dans la peine comme j'y suis. Il y a longtemps que tu veux m'émalicer en m'appelant moitié de garçon»⁴².

A cette menace, il répond par la menace d'une double division morcellante:

«J'ai bien aujourd'hui envie de vous casser en quatre, toi et ton vilain sauteriot...»

En cet échange violent le «besson» renvoie au «grelet», et au «sauteriot» son appendice, son étrangeté maléfique. Mais le «vilain besson» et le «méchant grelet», ont l'étrangeté en partage, c'est, peut-on dire, leur trait d'union. Ce que relèvent les gens qui vont se gausser «des amours de Landry le besson avec Fauchon le grelet»⁴³.

⁴¹ "Sois un homme...", tel est l'impératif que la Fadette crie à Landry couché sur le chemin pour l'empêcher de partir à la ville, séparation qui paracheva sa métamorphose... en héroïne de roman réaliste.

⁴² *La Petite Fadette*, *op. cit.* p. 80.

⁴³ *Ibid.* p. 173.

L'inquiétante étrangeté de la Fadette a quelque chose de familier. Cette familiarité inquiétante se donne à voir sur une Autre scène. Dans le cauchemar de Landry où la grammaire du rêve déroule des métamorphoses fantastiques:

«Et alors la Petite Fadette se changeait en grelet gros comme une chèvre et elle lui criait, en sa voix de grelet, une chanson qu'il ne pouvait pas comprendre mais où il entendait toujours les mêmes mots sur la même rime: grelet, fadet, cornet, capet, follet, bessonnet, Sylvinet»

Sur cette Autre scène chante un langage insensé porteur d'un savoir insu, sur le mode de formules incantatoires de la magie que véhicule les contes dans des refrains, des ritournelles... où se manifeste le pur pouvoir du signifiant. Porteuse de la mémoire inconsciente du rêveur, cette chanson énigmatique chante l'énigme du désir. La chaîne signifiante y noue les objets inquiétants et les objets familiers de Landry. Cette suite de «mêmes mots sur la même rime» signe le retour du même, ici, le «grelet» rime avec «Sylvinet», la fille des bois avec le garçon de la «Silva». Le «grelet» condensant le retour du Même, du besson, dans l'Autre.

Dans le manège des signifiants et la ronde des miroirs, Landry deviendra «le grelet de la grelette, le follet de la Fadette». Et le lecteur est entraîné dans le jeu tourbillonnant des reflets en miroirs d'une interminable gémellité: «Je vous aimerai comme si vous étiez mon besson»⁴⁴ affirmera La Fadette à Sylvinet.

Pour Landry La Fadette, c'est Sylvinet retrouvé dans l'Autre, ainsi suscite-t-elle «une espèce d'amour comme on n'en voit pas souvent chez les gens de la campagne»⁴⁵.

A la différence de Landry qui a réussi à nouer l'Un à l'Autre, Sylvinet refuse de renoncer au narcissisme premier de l'Un, d'affronter l'Autre. Privé de son besson, en une vaine tentative pour restaurer ce narcissisme il se réfugie dans la maladie, passant son temps à se faire dorloter et à effrayer la maisonnée de son désir de mort avoué:

«De cette manière, lui assène la Fadette, vous êtes le maître à tous ici»⁴⁶,

en lui enjoignant de cesser d'être un «Sylvinet», un enfant merveilleux vers lequel se tournent tous les regards:

«Tenez Sylvain, ne vous retranchez pas sur votre bessonerie!»

⁴⁴ *Ibid.* p. 222.

⁴⁵ *Ibid.* p. 160.

⁴⁶ *Ibid.* p. 217.

Mais la gémellité qui mène du côté de l'amour narcissique où chacun s'aime lui-même dans l'autre rend plus difficile le chemin de l'hétéros⁴⁷. Captif de la relation spéculaire qui présente à chacun des bessons un double de lui-même:

«Sylvinet trouvait étrange que son besson eût pris fantaisie de cette Fadette»⁴⁸

Si, plus tard, il en tombe amoureux c'est qu'en bonne «remégeoise», elle l'a soigné devenant ainsi pour lui une bonne mère, et qu'elle est l'objet de désir de l'autre besson.

L'intervention, toute paternelle, de la Fadette, auprès de Sylvain, lui donnera «la force et l'envie de quitter son lit de misère et de fainéantise»⁴⁹. Mais quand son père l'engage «à chercher et à prendre femme», il décide de se faire soldat. Choix incompréhensible dans ce milieu paysan où «la terre n'a pas plus de bras qu'il n'en faut»⁵⁰. Et la conteuse de souligner:

«Ainsi chacun s'étonna grandement de cette résolution, de laquelle Sylvinet ne pouvait donner aucune autre raison, sinon sa fantaisie et un goût militaire que personne ne lui avait jamais connu»⁵¹

Il quitte la Bessonière et les jupes de sa mère pour être soldat, un homme parmi une communauté d'hommes sous l'égide d'un commandant-chef dans une nouvelle famille de semblables, d'*homos*. Dans l'Armée lieu d'initiation à la virilité, il pourra tenter d'abandonner sa féminité pour accéder à une virilité qui ne se définirait plus à se mesurer à l'autre féminin mais à la mort:

«Et, quoiqu'il n'eût jamais eu le moindre goût pour l'état militaire, il commanda si bien à son vouloir, qu'il fut bientôt remarqué comme bon soldat, brave à la bataille comme un homme qui ne cherche que l'occasion de se faire tuer, et pourtant doux et soumis à la discipline comme un enfant...»⁵²

Ainsi Dieu et l'auteur voulurent que les bessons «si pareils», «eussent un sort bien différent».

⁴⁷ Qui est une énigme dans la sexualité humaine, l'autre sexe n'existant pas dans l'inconscient.

⁴⁸ *La Petite Fadette*, *op. cit.* p. 114.

⁴⁹ *Ibid.* p. 222.

⁵⁰ *Ibid.* p. 225.

⁵¹ *Ibid.* p. 225.

⁵² *Ibid.* p. 226.